

Tiens ! C'est la troisième pirogue !

Celle qui rend hommage aux femmes et aux hommes qui ont construit et construisent l'autonomie zapatiste.

Salut les amies ! Vous nous quittez déjà ?

Nous sommes en route pour une rencontre en mixité choisie à Notre-Dame-des-Landes.

Je peux faire un bout de chemin avec vous ?

Miam !

Stop ! Tu es en territoire zapatiste, ici les scarabées sont sacrés !

Révisé ta géographie, on n'est pas en territoire zapatiste, on est à Par...

Changement de décor, la mouette, tu es en pirogue zapatiste !

ESTA USTED EN TERRITORIO  
REBELDE EN ZAPATISTA  
AQUI EL PUEBLO MANDA  
Y EL GOBIERNO OBEDECE



Tu vois, c'est écrit :  
« Vous êtes en  
territoire rebelle  
zapatiste. Ici, le  
peuple dirige et  
le gouvernement  
obéit ».

Ici, le peuple dirige  
et le gouvernement obéit

Nous ne voulons plus  
dépendre du gouvernement  
fédéral mexicain ou de celui  
de l'État du Chiapas, ni rien  
recevoir d'eux.



Ce sont de mauvais  
gouvernements qui favorisent  
les grands capitalistes.



Ils méprisent le peuple  
et n'ont jamais voulu  
reconnaître nos droits en tant  
qu'indigènes.



Alors, nous avons formé nos propres instances  
pour nous gouverner nous-mêmes. Des communes  
autonomes, en 1994 ; puis les Conseils de bon  
gouvernement, en 2003.

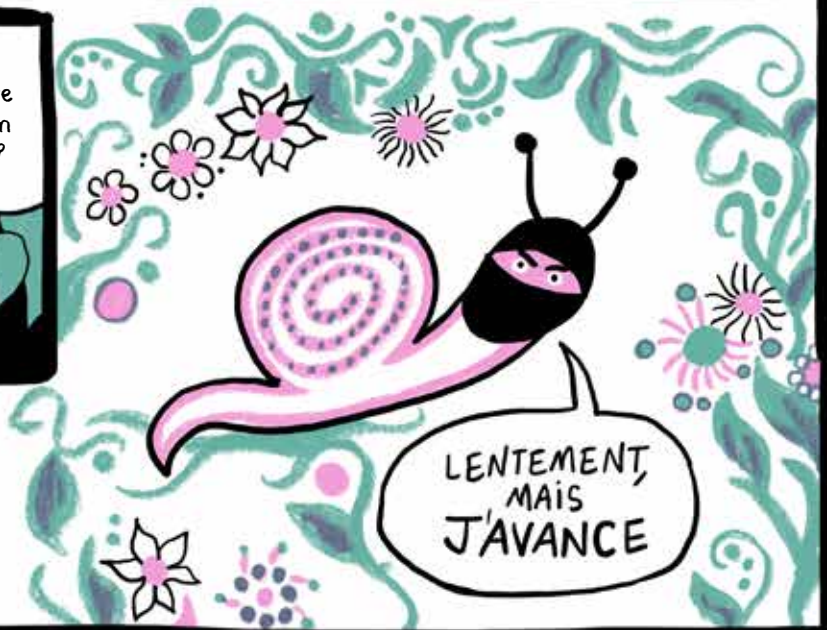


Maintenant, ces conseils sont au nombre  
de 12, et chacun d'eux siège dans un lieu  
appelé « caracol ».





Dans la culture maya,  
c'est le symbole d'un autre  
temps, qui n'avance pas en  
ligne droite, zigzague,  
ne se presse pas.



C'est aussi un gros  
coquillage qui servait  
d'instrument de musique  
ou pour appeler la  
communauté à se réunir.

Un « caracol », c'est un lieu où  
tous les zapatistes se réunissent  
pour participer aux tâches de  
l'autonomie. C'est le cœur  
de chaque région du  
territoire zapatiste.



Viens, je t'emmène visiter un caracol.



Chouette !



On en a pour des semaines à cette allure !



Mais non, seulement quelques jours !

Tu dois apprendre la patience : Seul on va plus vite, ensemble on va plus loin.



Ouais, ben on pourrait être ensemble sur mon dos et fendre les airs à toute berzingue.



Allez, grimpe.

En avant, fidèle Sancho !



Ce n'est pas mon nom !

Peu importe, vole !

Dans quelle direction ?

Heu, vu du ciel, je sais pas trop...

Hé, je connais cette fille !  
C'est Laetitia...


Elle va sûrement au caracol car elle est membre du conseil de bon gouvernement.

Mais c'est une gamine !

C'est moi que tu traites de gamine ?


Salut Letitia, Sancho ne voulait pas te vexer, il est un peu rustre.

Pas du tout ! Je dis juste que tu es un peu jeune pour gouverner.




Nous devons toutes et tous prendre cette charge à tour de rôle. Nous ne sommes des spécialistes en rien, encore moins en politique !

Mais ça ne s'improvise pas, ce genre de choses.




C'est vrai. Quand j'ai été élue par ma communauté, je ne savais pas du tout comment remplir ce rôle.



Il n'y a pas de manuel du bon gouvernement !



Mais comme c'est une tâche collective, on s'aide et on apprend ensemble.



Ça nous oblige aussi à consulter souvent les gens de nos villages.



Vois-tu, Sancho, personne ne souhaite vraiment être membre du conseil.



C'est une charge, « un cargo », en espagnol, et une lourde responsabilité.

J'ai laissé ma famille et je dois marcher pendant des heures pour arriver jusque là-bas.



Le caracol est de l'autre côté de cette vallée.



Mais pourquoi tu le fais alors ?



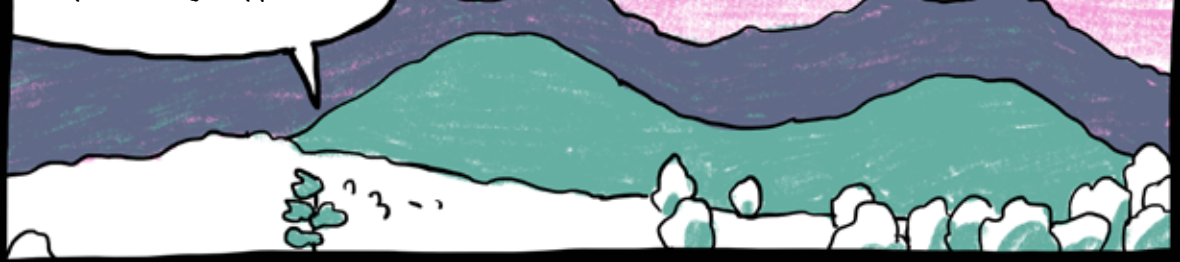
Quand tu es élue, tu ne peux pas refuser.



C'est un service que nous devons rendre à la communauté, comme d'autres l'ont fait avant nous.

Si nous ne le faisons pas, alors la communauté cesserait d'exister.

Et puis maintenant c'est plus facile, j'ai appris.



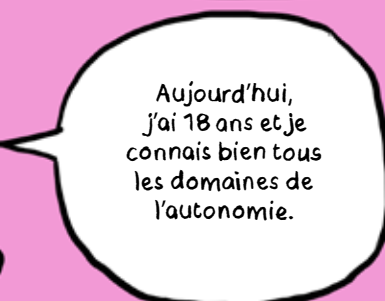
Lorsque j'ai été élue au conseil de bon gouvernement, je n'avais que 16 ans et aucune expérience.



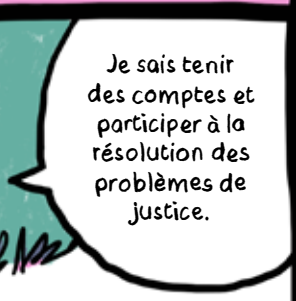
Elle n'osait pas prendre la parole.



Aujourd'hui, j'ai 18 ans et je connais bien tous les domaines de l'autonomie.

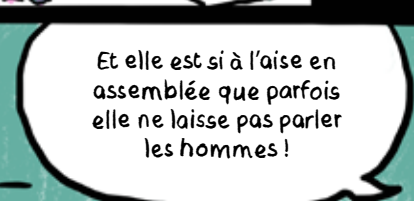


Je sais tenir des comptes et participer à la résolution des problèmes de justice.



Et elle est si à l'aise en assemblée que parfois elle ne laisse pas parler les hommes !

Ni les scarabées !







Voilà, nous y sommes.

PARA TODOS TODO  
NADA PARA NOSOTROS

MUNICIPIO  
AUTONOMO  
REBELDE  
ZAPATISTA

JUNTA DE BUEN GOBIERNO  
CORAZON CENTRICO DE LOS ZAPATISTAS  
DELANTE DEL MUNDO



Tu plaisantes? C'est une cabane, Laetitia, pas le siège d'un gouvernement!

Ici, il n'y a pas de bureaucratie, ni de politiciens professionnels. Juste le peuple des villages qui prend ses affaires en main.



C'est très simple et très modeste, comme cette maison en bois.



C'est l'auto-gouvernement populaire!



Il y a déjà plusieurs compañeros qui attendent d'être reçus par le conseil de bon gouvernement. Vous passerez après eux.

On va devoir faire la queue ?

Hé oui, encore un peu de patience...

pour changer !

Ne sois pas si pressée la mouette, seul on va plus vite...

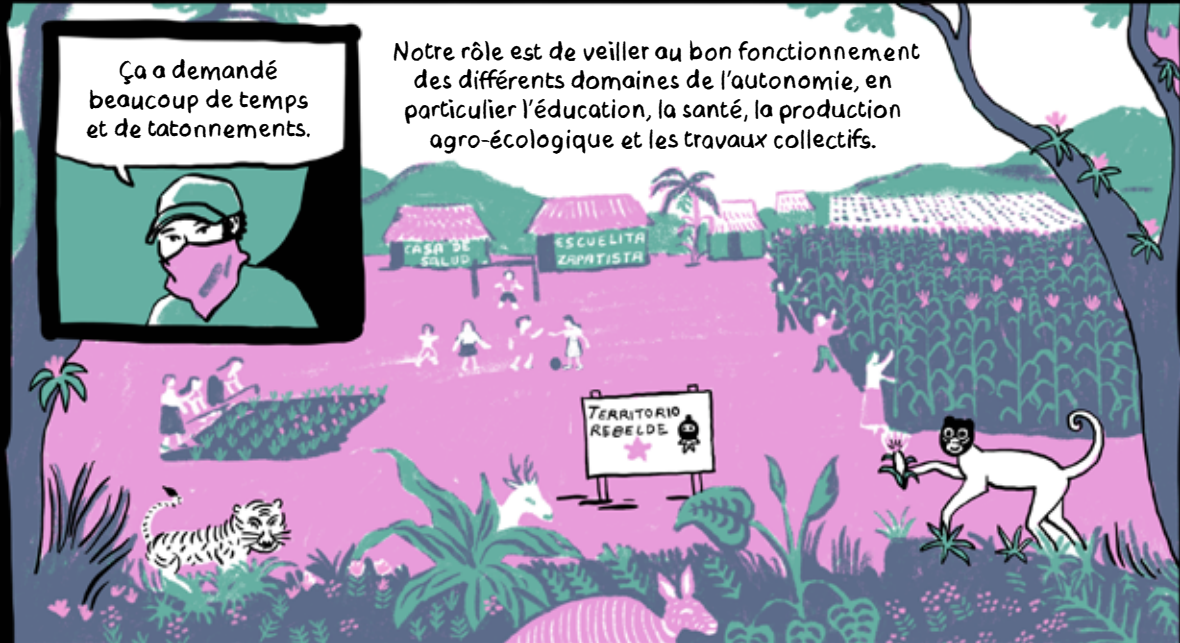
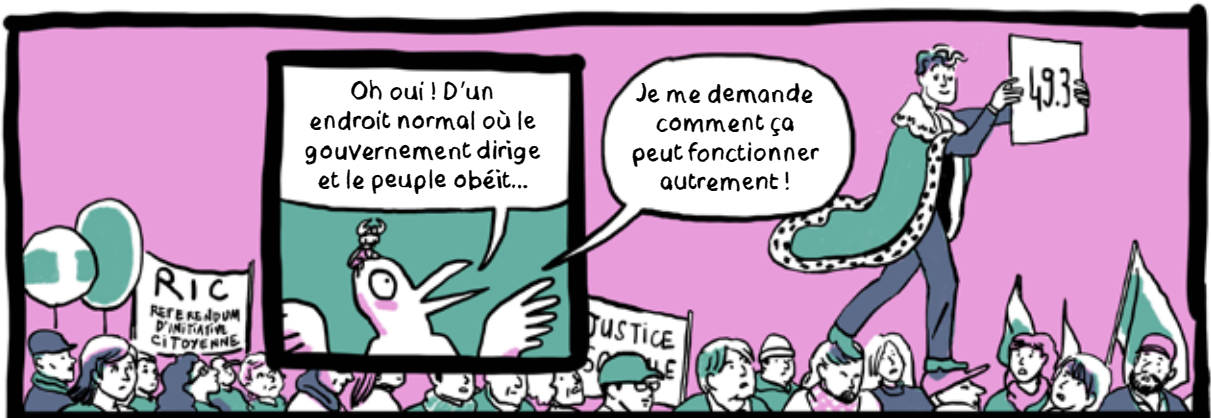
ensemble on va plus loin, je sais...

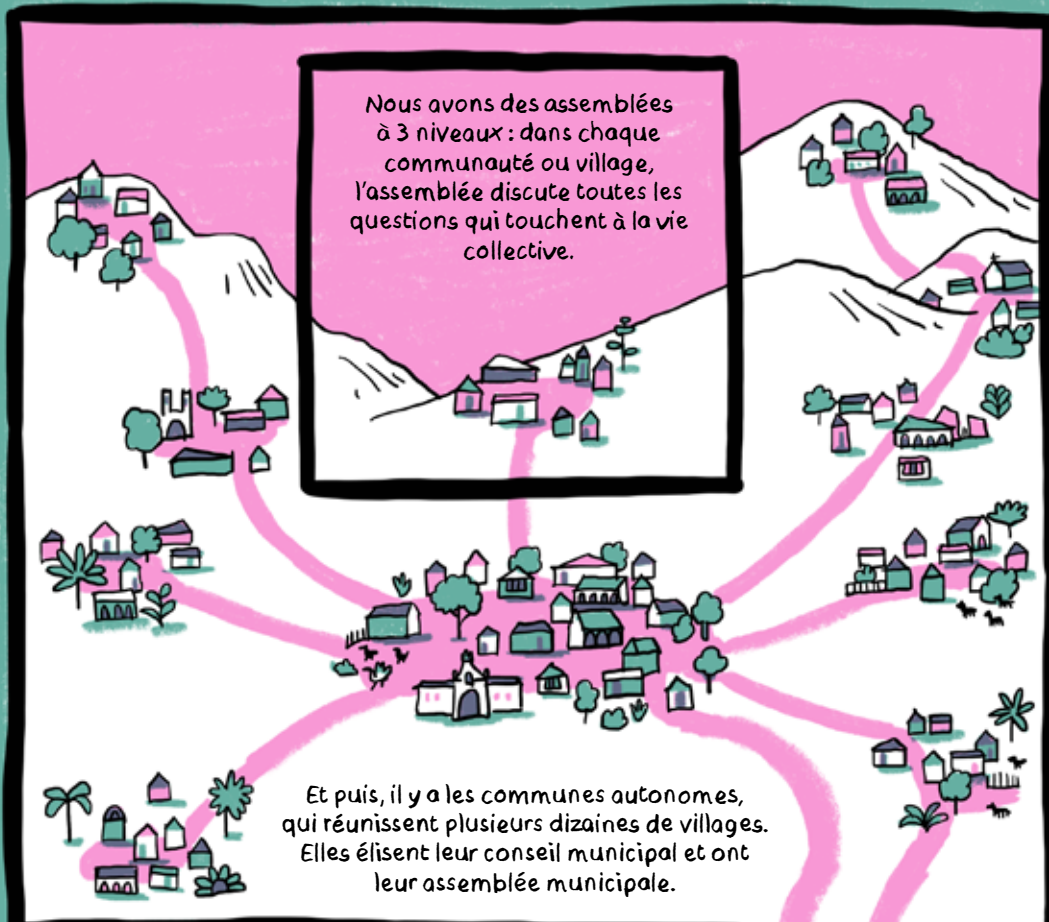
À tout à l'heure.

Pas trop fatiguée ?

Oh j'ai eu tout le temps de me reposer pendant ces 4 heures d'attente.

Tu viens de loin il me semble.





Nous avons des assemblées à 3 niveaux : dans chaque communauté ou village, l'assemblée discute toutes les questions qui touchent à la vie collective.

Et puis, il y a les communes autonomes, qui réunissent plusieurs dizaines de villages. Elles élisent leur conseil municipal et ont leur assemblée municipale.

Si une question ne peut pas être résolue à ce niveau, ou si elle concerne plusieurs communes, alors on fait appel à nous, le conseil de bon gouvernement. C'est une instance régionale qui regroupe plusieurs communes.



ESTAS AQUI

Quand le conseil de bon gouvernement élabore un projet pour résoudre certaines difficultés,



il doit être approuvé par toutes les communautés concernées.



Et s'il y a ne serait-ce qu'un seul village qui s'y oppose,



et bien on doit soumettre une nouvelle version.



Ohlala !



Ça doit prendre un temps fou !

Oui, mais un projet qui n'est pas discuté et approuvé par tous est voué à l'échec.



C'est déjà arrivé.



Si nous ne faisons pas bien notre travail, les communautés peuvent révoquer notre mandat à tout moment.



Ça aussi, c'est déjà arrivé.



Pour éviter cela, on doit faire attention à rester toujours proches de nos compañeros et compañeras.



Bien «collés» à eux, en quelque sorte.



J'en connais d'autres qui sont collants !





Quand il y a un litige,  
on organise plutôt une médiation.

On raisonne  
avec elles, on  
enquête sur le  
problème.

On donne à  
chaque partie  
le point de vue  
de l'autre.

A la fin, on ne cherche pas à punir, on cherche un accord  
pour que les deux parties soient satisfaites. En cas de vol, ce qui  
a été pris indûment doit être rendu et il faut aussi une forme de réparation.

## La Justice autonome

Comme nous ne voulons pas recourir à l'argent  
et aux amendes, il s'agit le plus souvent d'un  
travail pour le bénéfice de la communauté  
ou de la famille de la victime.

Mais si la personne ne  
respecte pas l'accord et devient  
menaçante, le dernier recours,  
heureusement presque jamais  
utilisé, consiste à l'obliger à  
quitter la communauté.

Regardez ce gars, il a l'air d'un bon ouvrier dévoué.



Et ben, il y a peu, c'était l'une des pires crapules qui soit!



Un passeur de migrants venu du Guatemala.



Plutôt que de le mettre en prison, ce qui ne nous aurait servi absolument à rien, on lui a donné une peine de 6 mois de travail communautaire.

Il nous aide à construire un pont, pour accéder à notre nouvelle clinique.



Vous m'avez mis dans une école et me voici devenu maître maçon, moi qui n'avais jamais imaginé l'être. Maintenant, je sais construire des maisons. Je peux construire tout ce que je veux. Merci!

Mais ça ne se passent pastoujours aussi bien!





La justice est rendue aux 3 niveaux, comme pour les questions de la vie collective, la plupart du temps dans la communauté.

Par exemple pour le vol d'un animal,



ou une infraction aux règles qui limitent la coupe du bois,



ou la pêche dans les rivières.



Quand la communauté n'arrive pas à résoudre le problème, ou quand il est plus grave, il se règle au niveau de la commune.

Par exemple des litiges agraires,



des cas de violence intrafamiliale,



ou des divorces.



C'est seulement en cas de récidive, ou pour les situations plus complexes, que le conseil de bon gouvernement est sollicité.



On intervient aussi quand les problèmes concernent des non zapatistes.

Comment ça se passe avec eux ?

Nos cliniques leur sont ouvertes et ils y viennent souvent. Et s'ils veulent exposer un problème au conseil de bon gouvernement, nous les écoutons.

La justice officielle est corrompue.

Elle ne connaît pas la vie indigène.

Et ne résout pas les problèmes.

Alors ils préfèrent souvent venir ici.

D'autant qu'on ne demande pas d'argent en échange !

Alors ça se passe bien avec les non-zapatistes ?

Le plus souvent, oui.



Mais il y a aussi des groupes paramilitaires et des organisations hostiles aux zapatistes, qui veulent prendre nos terres et nous chasser de nos maisons. Les paramilitaires sont soutenus par le gouvernement du Chiapas, qui les incite à nous attaquer.

Et le gouvernement fédéral ?

Après notre soulèvement, le 1er janvier 1994 la guerre a duré seulement 12 jours.

En février 1996, après beaucoup de difficultés, nous avons signé avec le gouvernement mexicain les Accords de San Andrés sur les droits et la culture indigènes.



Le gouvernement fédéral a refusé de les mettre en œuvre. Alors nous avons organisé une grande marche à Mexico, en 2001.



Et nous avons plaidé à la tribune du parlement en faveur de la réforme constitutionnelle prévue par les Accords de San Andrés.

En vain.



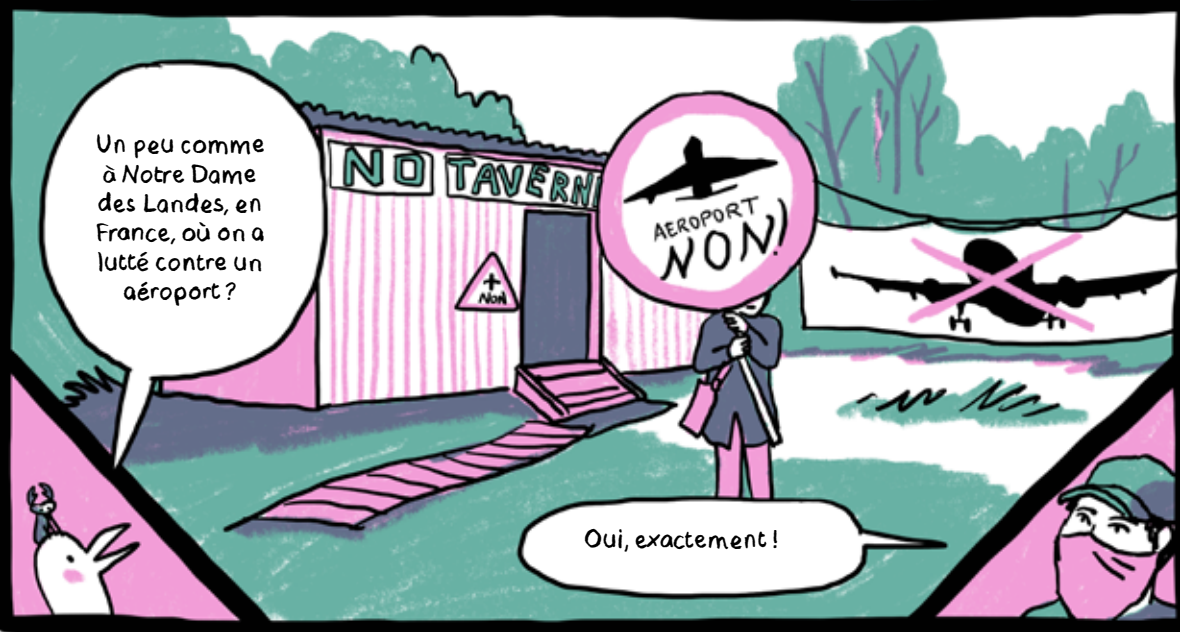
Depuis, nous avons coupé toute relation avec le gouvernement. Nous nous opposons aux grands projets nuisibles et inutiles, comme par exemple ce Train qu'ils ont osé appeler « Maya », qui traversera la forêt tropicale du Yucatan et amplifiera encore les ravages des immenses centres touristiques de la péninsule.



Un peu comme à Notre Dame des Landes, en France, où on a lutté contre un aéroport ?



Oui, exactement !



Les mauvais gouvernements  
ont cherché à en finir avec  
nous par tous les moyens.

Avec leur  
armée.

Avec les  
paramilitaires.

Avec leurs programmes  
pour acheter et diviser les  
communautés.

C'est pour cela que c'est  
très difficile de construire  
l'autonomie.

Mais ils n'ont  
pas réussi. Nous  
sommes encore  
là. Nous résistons  
toujours !

MUJERES EN RESISTENCIA

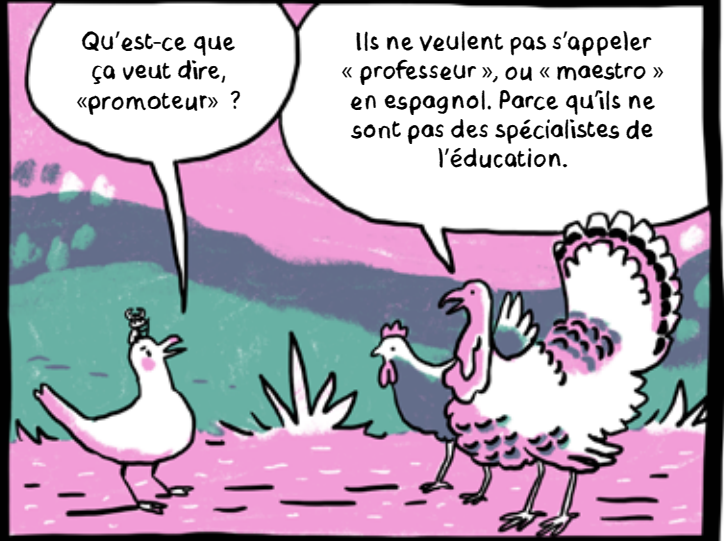


Ici, c'est l'école  
secondaire. Chaque  
caracol en a une.

Et puis il y a des  
centaines d'écoles  
primaires autonomes.  
Chaque village où il  
y a des zapatistes a la  
sienne.



Bienvenus ! Je  
suis « promotora  
de educación »



Qu'est-ce que  
ça veut dire,  
« promoteur » ?

Ils ne veulent pas s'appeler  
« professeur », ou « maestro »  
en espagnol. Parce qu'ils ne  
sont pas des spécialistes de  
l'éducation.



Nous n'avons pas  
l'impression de tout savoir.  
Notre formation a été  
rapide et il y a beaucoup  
de choses que nous  
devons encore apprendre.

Tu dois être affamée !  
Viens voir le potager.



Tu vas te régaler,  
il est plein de  
graines que les  
enfants viennent  
de semer !



Hé !

Très peu pour moi !  
Je préfère les rats,  
ou à la rigueur les  
scarabées.




Lorsqu'on est choisi, on doit se présenter devant l'assemblée du village. On passe une sorte d'accord. La communauté nous explique ce qu'elle attend de nous et en échange, elle s'engage à nous fournir notre nourriture et tout ce dont on a besoin. Parfois aussi en nous aidant à cultiver notre parcelle, si on en a.

Mais la charge de travail est très grande, dans les écoles et surtout dans les cliniques. C'est arrivé que des « promoteurs » renoncent et il faut tout réorganiser.




Miam,  
un radis !

Beurk.




Notre éducation autonome, c'est nous qui l'avons élaborée de A à Z !


Nous ne voulions pas de l'éducation officielle, parce que les professeurs qu'ils envoient viennent de la ville et ne connaissent pas la vie indigène.



Leurs manuels ne parlent que des bienfaits du progrès et du monde moderne.



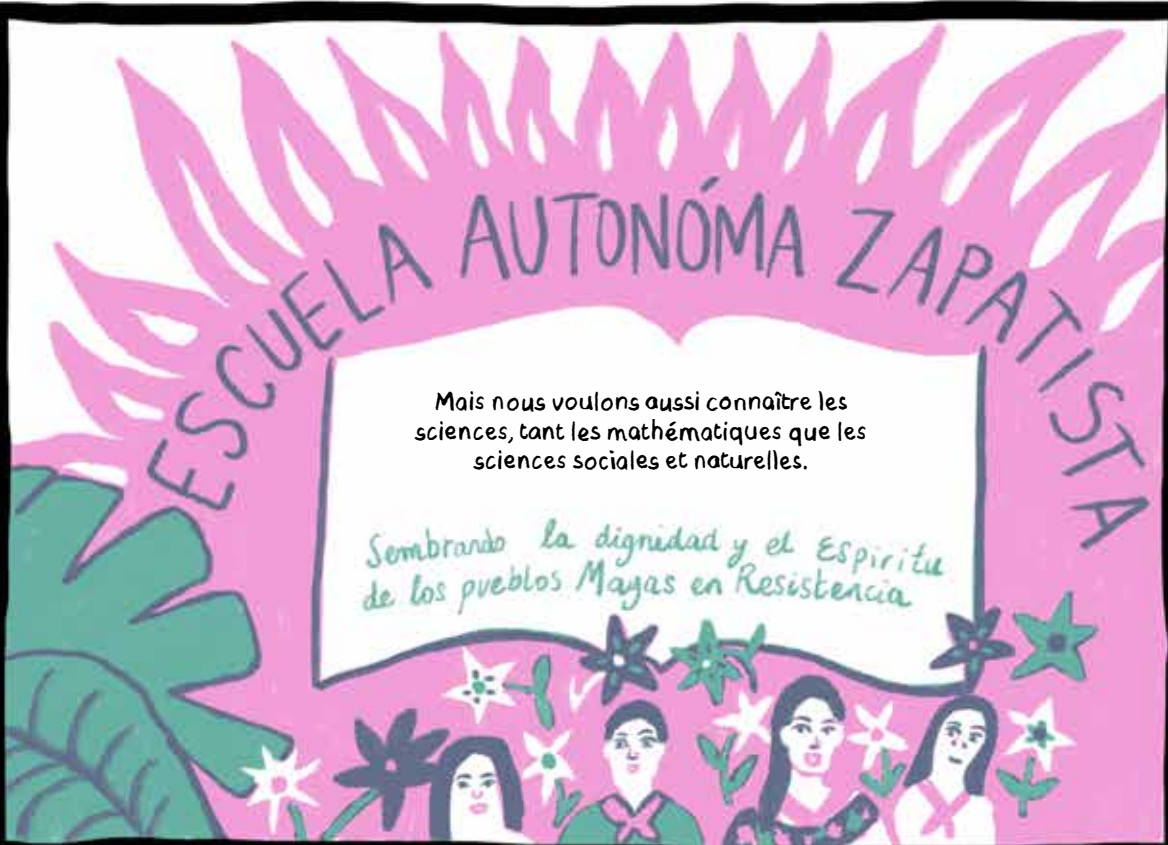
Ils veulent nous inculquer la honte d'être indigènes et nous faire perdre notre culture !!




Nous voulons que l'éducation parte de notre réalité,

que nos enfants apprennent nos langues et nos valeurs.






une école des peuples du monde



Mais comment faites-vous pour financer tout ça, les écoles, les cliniques, etc ??

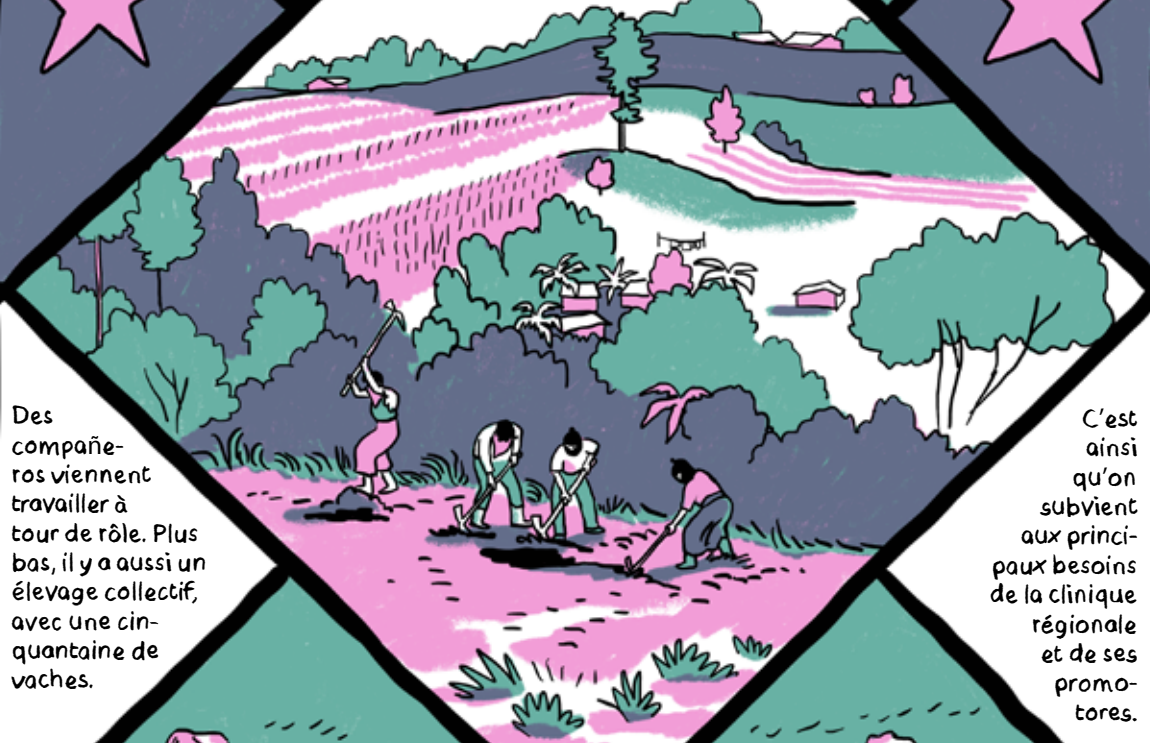


Viens, je vais te montrer !




Regarde ces grands champs de maïs, ce sont des champs collectifs.

Celui-là est pour la région, mais il y en a aussi pour chaque communauté et pour chaque commune.



Des compagneros viennent travailler à tour de rôle. Plus bas, il y a aussi un élevage collectif, avec une cinquantaine de vaches.

C'est ainsi qu'on subvient aux principaux besoins de la clinique régionale et de ses promoteurs.



De manière générale, les travaux collectifs contribuent à faire fonctionner tous les domaines de l'autonomie.

Nous cherchons à nous défaire du capitalisme. Mais bien sûr, nous ne sommes pas complètement en dehors de ce système.

Nous avons encore besoin de l'argent pour vendre nos produits et acheter ceux que nous ne produisons pas.

Les salaires, ici, cela n'existe pas.

Moins on utilise l'argent, mieux c'est.

Regarde cet épi de maïs : pour nous, c'est la vie, ...

tandis que l'argent, c'est la mort !

Pour nous, l'autonomie, c'est la capacité de décider collectivement comment nous voulons vivre



Quand tu parviens à faire cela, tu ressens une grande joie et beaucoup de fierté.



Mais la construction de l'autonomie au Chiapas n'est pas suffisante.



Pour combattre l'hydre capitaliste...

... Nous  
pensons qu'il  
faut créer...



... des réseaux de résistances et de rébellions, ...




au Mexique et à  
l'échelle de la planète.




Au  
secours !

L'hydre capitaliste nous attaque !




N'aie crainte, Sancho !  
Elle tatera de la lame du  
célèbre Don Durito de la  
Lacandona !


C'est pas  
un cure-  
dent ?



À moi !  
L'hydre  
m'emporte !



Est-ce que j'ai une tête  
d'hydre capitaliste ?



On est tout près de  
Notre Dame des  
Landes, tout le monde  
descend.



Marijose,  
Carolina, Yuli,  
Lupita, Ximena,



Oh!

Sur le chemin des femmes zapatistes, parties semer des rêves et des graines de lutte sur les terres déclarées Slumil K'ajxemk'op, apparaît Ixchel, la femme arc-en-ciel, déesse de la médecine maya.



Vous êtes presque  
arrivées à Notre-dame-  
des-Landes, je vais vous  
guider à travers la forêt.

Par ici.

En chemin vers la ZAD, elles se remémorent les événements marquants pour les femmes zapatistes.

Avant d'apparaître au grand jour, les zapatistes ont commencé leur lutte avec la Loi révolutionnaire des femmes de 1993, en dix points :

Le droit à la libre appartenance politique

et religieuse,

le droit au travail,

à l'éducation,

à l'alimentation,

à la santé.

le droit de participer aux postes politiques,

le droit de choisir leur partenaire,

d'avoir ou non des enfants,

de décider des sanctions pour les crimes d'abus et de viols.

En 1996, elles ajoutent l'interdiction de l'alcool et des drogues, en raison des différents types de violences que leur consommation engendre.



En 2018, les femmes zapatistes organisent une grande rencontre internationale : la «Première rencontre internationale, artistique, politique, sportive et culturelle des femmes qui luttent». Elle réunit 2 000 femmes zapatistes et plus de 5 000 femmes venues du monde entier.



Sœurs et  
compañeras qui  
nous rendez visite :

Merci d'avoir fait l'effort  
de venir depuis tous les  
mondes dans ce petit coin  
où nous nous trouvons.

Alors que les femmes zapatistes parlent, les projecteurs s'éteignent. Les montagnes environnantes se peuplent de petites lueurs qui dansent dans la nuit : deux milles bougies tenues par deux mille organisatrices zapatistes.

Cette lumière, ne la  
laissons pas s'éteindre.  
Continuons à illuminer  
davantage de pays et de  
mondes.

Nous sommes celles  
qui avons organisé  
cette rencontre.

C'est à moi qu'il revient de lire,  
mais notre parole est collective,  
ce discours est un recueil de  
toutes nos paroles.

Je suis jeune et j'ai  
grandi dans la résistance  
et la rébellion zapatiste de  
nos grands-mères, mères et  
sœurs plus âgées.

Je suis âgée et  
j'ai connu le mépris,  
l'humiliation, les  
moqueries, les  
violences, les coups,  
les assassinats.  
Pourquoi ?

Pour la seule  
raison que je  
suis femme,  
indigène,  
pauvre et  
maintenant  
parce que je  
suis zapatiste.

J'ai vu la situation  
de nos villages  
avant la lutte.  
J'ai vu comment  
mouraient de  
maladies curables  
les enfants,  
les jeunes, les  
adultes, les  
personnes  
âgées.

Et tout ça  
par manque  
d'attention  
médicale, d'une  
bonne alimentation,  
d'éducation.

Quand j'ai su  
qu'il y avait une  
organisation qui  
luttait, j'ai voulu  
la soutenir.



Je sortais la nuit pour aller apprendre et je revenais au petit matin car, avant notre soulèvement, tout était clandestin.

Je suis née et j'ai grandi avec les patrouilles militaires qui rôdaient autour de nos communautés, en entendant les soldats dire des conneries aux femmes simplement parce qu'ils étaient des hommes armés et que nous étions et sommes des femmes.

Mais comme nous étions nombreuses, nous n'avons pas eu peur, nous avons décidé de lutter et de nous soutenir collectivement. C'est comme ça que nous avons appris que nous pouvions nous défendre.

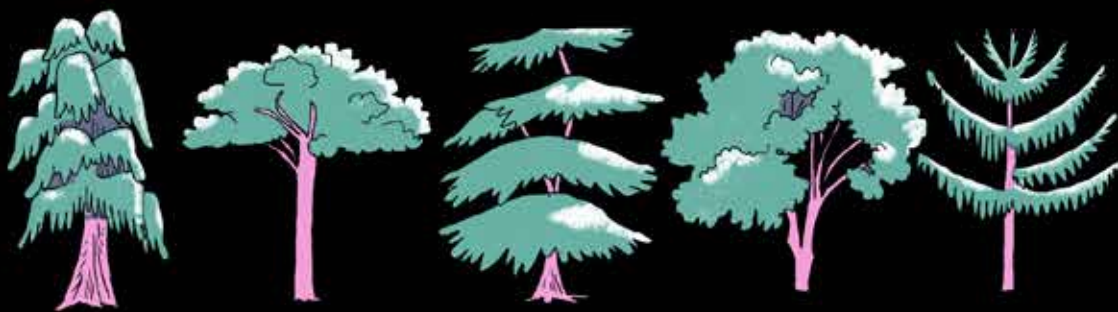
Nous avons assumé des charges de commandement et nous avons mené des combats avec une majorité d'hommes dans nos troupes.

J'ai également grandi dans la résistance et j'ai vu comment mes compañeras ont créé des écoles, des cliniques, des travaux collectifs et des gouvernements autonomes.

Et j'ai vu des fêtes publiques, où nous savions que nous étions toutes zapatistes et que nous étions ensemble.

Et j'ai vu que la rébellion, que la résistance, que la lutte sont aussi une fête.

Cet endroit que vous vous appelez "forêt" et que nous appelons "montagne", nous savons qu'il est composé de plein d'arbres différents.




Des pins, des acajous, des cèdres, des bayaltes et encore beaucoup d'autres. Ici nous sommes comme une forêt ou comme une montagne. Nos couleurs, tailles, langues, cultures, professions, pensées et formes de lutte sont différentes, mais nous sommes toutes des femmes.



## *Une forêt de femmes*


Nous sommes des femmes et, en plus, nous sommes des femmes qui luttent. Donc, nous sommes différentes mais nous sommes pareilles.

Dans le monde entier, il y a des femmes, une forêt de femmes. Et ce qui nous rend égales, c'est aussi la violence et la mort dont nous sommes victimes.



Nous pouvons nous faire le cadeau d'être ensemble. De prendre soin de nous pour transformer la douleur en joie de vivre, à travers ce que nous appelons jeux et que vous appelez danse, musique, théâtre, et toutes les formes d'interaction possibles.

Cette rencontre a été organisée pour que l'on se parle, que l'on s'écoute, que l'on se regarde, que l'on se célèbre.




Quand cette rencontre se terminera, quand vous rentrerez dans vos mondes, quelqu'un vous demandera si des accords ont été pris. Et peut-être que vous répondrez :

Oui, nous nous sommes mises d'accord sur le fait de vivre. Et, comme pour nous, vivre, c'est lutter, eh bien nous nous sommes mises d'accord pour lutter, chacune à sa manière, à son endroit et selon son temps.

Et nous nous sommes mises d'accord pour revenir l'année prochaine en terres zapatistes car les femmes zapatistes nous ont invitées de nouveau.

Vive toutes les femmes du monde !  
Mort au système patriarcal !



Et en effet, l'année suivante, en 2019, une seconde grande rencontre de femmes est organisée.

# MUJERES \* QUE \* LUCHAN \*

Nous allons consacrer ce lieu et cette journée à dénoncer la violence dont nous souffrons.

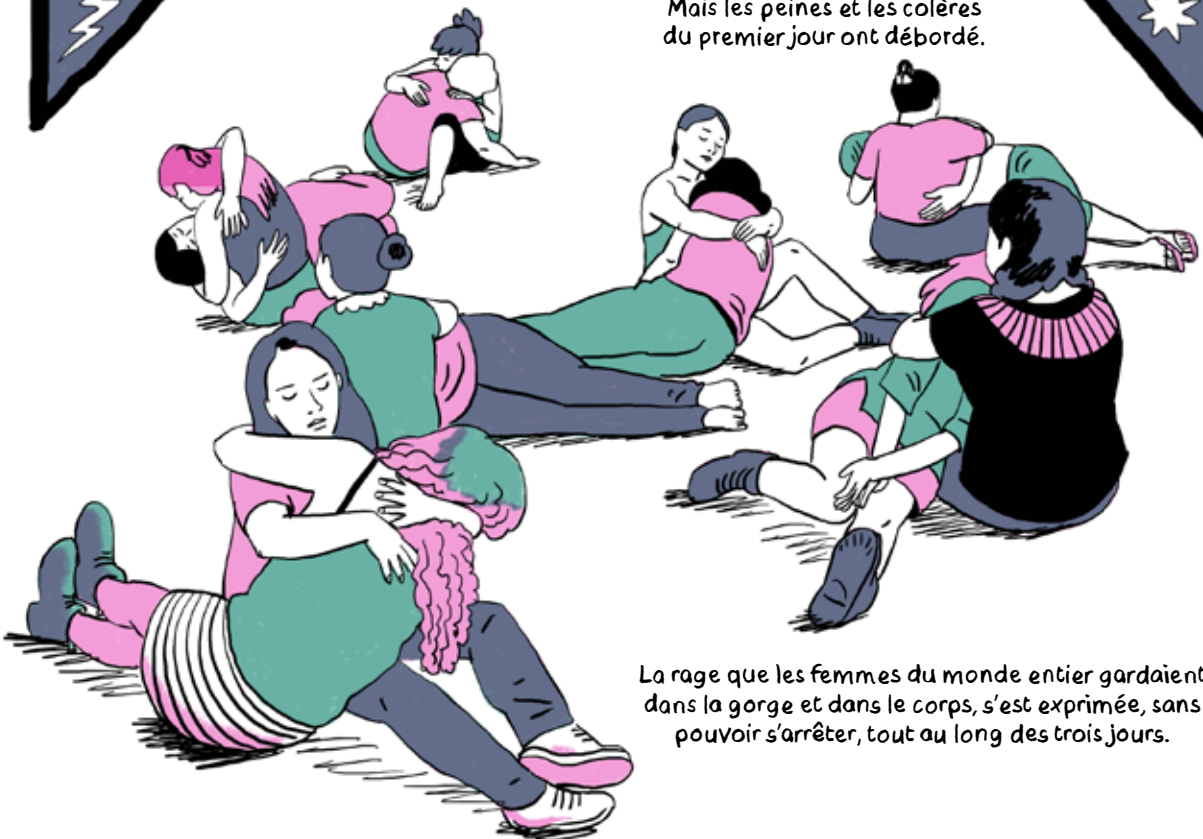
Ainsi, ce premier jour, nous dirons nos douleurs, nous pleurerons nos colères, nous crierons nos rages.

Demain, nous partagerons des idées et des expériences.

Et le troisième jour sera de fête, nous crierons de joie et de force.

Mais les peines et les colères du premier jour ont débordé.

La rage que les femmes du monde entier gardaient dans la gorge et dans le corps, s'est exprimée, sans pouvoir s'arrêter, tout au long des trois jours.



Alors, pour que leurs luttes continuent à grandir ensemble, les femmes zapatistes proposent aux femmes du monde un nouveau rendez-vous, le 8 mars 2020. La pandémie mondiale l'empêche.



Ce sera à l'occasion du voyage pour la vie qu'une nouvelle rencontre internationale sera organisée à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes.



Une rencontre de femmes, de personnes trans, inter et non-binaires intitulée :

